

Feuilleton de "l'Album Musical"

AVRIL 1884.—No 4.

LE MISSEL DE LA GRAND'MÈRE

PAR
EMILE RICHÉBOURG.

(Suite.)

"Madame,

"J'ai été assez heureux pour retrouver un livre auquel vous teniez beaucoup, et je m'empresse de vous l'envoyer. La vie est semée de faits imprévus et remplie de circonstances singulières, madame. Dernièrement j'ai eu le bonheur de rencontrer mademoiselle Duverger ; ce n'est pas le hasard, mais je crois pouvoir le dire, la Providence qui m'a placé sur son chemin. Depuis trois jours vous avez en moi un ami sincère. Permettez-moi de travailler pour vous, et pendant quelque temps encore, de vous rester inconnu. Je fais ce sacrifice dans votre intérêt."

"Agréez, madame, l'assurance de mon respect et de mon entier dévouement."

Madame Duverger lut la lettre une seconde fois, et, après l'avoir pliée, la mit dans sa poche.

Adrienne poussa un soupir, mais elle n'osa pas interroger sa mère et encore moins lui demander communication de la missive ; elle aurait pourtant bien désiré en connaître le contenu. Quelle jeune fille ne serait pas un peu curieuse dans une semblable circonstance ?

Certes, la lettre ne renfermait rien qu'Adrienne ne pût lire ; mais madame Duverger était une mère prudente, prévoyante de tout danger ; elle savait que l'imagination d'une jeune fille s'exalte facilement et elle ne voulait pas qu'Adrienne pût être troublée trop profondément par le souvenir du jeune inconnu.

Au bout d'un instant, elle lui dit :

—C'est le jeune homme dont tu m'as parlé qui m'envoie le livre. Il m'écrit à ce sujet une lettre convenable et polie. Il ne me parle point de toi et il ne me donne ni son nom ni son adresse. Cela prouve qu'il ne veut pas être remercié et qu'il tient à rester inconnu. Selon toute probabilité, nous n'entendrons plus parler de lui.

Adrienne ne répondit pas ; mais un instant son aiguille resta immobile entre ses doigts, il lui avait semblé que quelque chose se déchirait dans son cœur.

VII

Madame Pierrard venait d'arriver à Paris. Son fils était allé l'attendre à la gare de l'Ouest. Quand elle entra dans la chambre préparée à son intention et qui, quelques jours auparavant, était encore le salon d'un appartement de garçon, elle jeta un coup d'œil de maîtresse de maison habituée à l'aisance et parut très satisfaite.

—Mais tu ne m'avais pas écrit que tu me faisais préparer un véritable nid de satin, dit-elle.

—Ainsi, tu es contente ?

—Enchantée, ravie... Tout cela est charmant.

—Mon tapissier est un homme de goût.

—La preuve est sous mes yeux.

—Il me reste un souhait à faire : que tu ne t'ennuies pas ici et que tu ne t'y trouves pas moins bien que chez madame Caillet.

—M'ennuyer ici ! est-ce possible ? Je serai tout près de

toi..... Mais comment as-tu expliqué à madame Caillet cette idée qui t'est venue de me recevoir chez toi ? Ils ont dû être surpris et mécontents ?

—Je n'ai rien expliqué du tout ; j'ai dit simplement que pendant ton séjour à Paris, tu logerais chez moi. Madame Caillet a fait la grimace, madame Mazurier m'a appelé grand fou... On a ri et, comme on ne pouvait pas faire autrement, on a accepté de bonne grâce ma décision.

—Soit ! mais tu as eu une idée ?

—Sans doute.

—Laquelle ?

—Le bonheur de t'avoir plus complètement à moi.

—Est-ce bien toute la vérité ?

—Douterais-tu de mon affection ?

—Oh ! jamais !

—Eh bien ! cela dit tout.

—Je ne sais pas. Madame Caillet m'a écrit ; elle se plaint de toi ; tu es moins assidu après de ta fiancée, tu n'entres plus dans les bureaux et c'est à peine si tu consacres à la famille une demi-heure par jour.

—Je travaille ici ; je fais de la musique, un peu de peinture... je te montrerai mes ébauches. Et puis, comme je connais à peine Paris, je me promène.

—Il n'y a pas d'autre motif ?

Edmond se rapprocha de sa mère tout souriant.

—Je ne veux rien te cacher, lui dit-il ; eh bien ! oui, il y a autre chose, une jeune fille.

—Oh ! Edmond !

—Ne te hâte pas de me blâmer, ma mère, car tu seras forcée de m'approuver.

—Tu te trompes, mon fils, dit sévèrement madame Pierrard, quelles que soient ma tendresse et ma faiblesse pour toi, je n'admettrai jamais que tu puisses commettre une mauvaise action.

—Croirais-tu que ton fils pût cesser d'être digne de toi, chère mère ? J'aime une jeune fille honnête et belle... et pauvre.. Est-ce là un crime ?

—Mais, malheureux, et ton mariage ?

—Avec mademoiselle Ernestine Caillet ? Il ne se fera pas.

—Ai-je bien entendu ? Quoi ! pareille injure à cette famille, des amis... à cette innocente enfant qui t'aime !

—Ma mère, mademoiselle Ernestine est une charmante jeune fille ; comme vous, j'apprécie ses excellentes qualités. Un jour, on m'a parlé de nous marier, je n'ai pas dit non ; je croyais l'aimer, ce n'était pas vrai, je le sais aujourd'hui.

—Mais elle, elle ?

—C'est toujours une enfant, dont le cœur n'a pas encore parlé. Elle a de l'amitié pour moi, rien de plus. Dans quinze jours, dans un mois, un autre se présentera à ma place et elle l'aimera.

—Mon pauvre Edmond, tu oublies la parole donnée par ton père.

— la reprendra.

—Oh ! tu ne le connais pas, sans cela tu ne parlerais point ainsi. Ne sais-tu pas qu'il doit profiter de mon séjour à Paris pour y venir lui-même, afin de fixer définitivement le jour du mariage ?

—Je l'attends avec impatience.

—Et tu ne t'effrayes pas plus que cela ? Qu'espères-tu donc ?

—Tout, pour mon bonheur. Mon père reprendra sa parole ; j'ai le moyen de l'y décider ; la famille Caillet sera contrariée, mais elle le taira ; j'ai aussi le moyen de lui imposer silence.

—En vérité, tu ne doutes de rien.

—Au contraire, chère mère.

—Je ne m'en aperçois point.